



Reprenant leur sentier, ils se dirigent un par un vers le sud. (Pag. 311.)

LES
CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU

(Suite.)

Pendant deux heures, nous suivons tous leurs mouvements et nous les écoutons. Enfin les hommes qui doivent garder les chevaux sont choisis et se dirigent vers la *caballada*; des Indiens, l'un après l'autre, étendent leurs peaux de bêtes, s'enroulent dans leurs couvertures et s'endorment.

Les flammes cessent de briller, mais, à la lueur de la lune, nous pouvons distinguer les corps couchés des sauvages. Des formes blanches se meuvent au milieu d'eux; ce sont les chiens quêtant après les débris du souper. Ils courent çà et là, grondant l'un après l'autre, et aboyant aux coyotes qui rôdent à la lisière du camp.

Plus loin, sur la prairie, les chevaux sont encore éveillés et occupés. Nous entendons le bruit de leurs sabots frappant le sol et le craquement de l'herbe touffue, sous leurs dents. D'espace en espace nous apercevons la forme droite d'un homme debout : ce sont les sentinelles de la *caballada*.

XXV

TROIS JOURS DANS LA TRAPPE.

Nous dûmes nous préoccuper alors de notre propre situation. Les dangers et les difficultés

dont nous étions entourés apparurent à nos yeux.

— Est-ce que les sauvages vont rester ici pour chasser ?

Cette pensée sembla nous venir à tous au même instant, et nous échangeâmes des regards inquiets et consternés.

— Cela n'est pas improbable, — dit Seguin à voix basse, et d'un ton grave; — Il est évident qu'ils ne sont pas approvisionnés de viande, et comment pourraient-ils sans cela entreprendre la traversée du désert? Ils chasseront ici ou plus loin. Pourquoi pas ici ?

— S'il en est ainsi, nous sommes dans une jolie trappe ! interrompit un chasseur montrant successivement l'entrée de la gorge d'un côté et la montagne de l'autre. — Comment sortirons-nous d'ici ? Je serais vraiment curieux de le savoir.

Nos yeux suivirent les gestes de celui qui parlait. En face de l'ouverture de la ravine, à moins de cent yards de distance des rochers qui en obstruaient l'entrée, nous apercevions la ligne du camp des Indiens. Plus près encore, il y avait une sentinelle. On n'aurait pu s'aventurer à sortir, la sentinelle fût-elle endormie, sans s'exposer à rencontrer les chiens qui rôdaient en foule dans le camp.

Derrière nous, la montagne se dressait verticalement comme un mur. Elle était inaccessible. Nous étions positivement dans une trappe.

— Carrai ! s'écria un des hommes, — nous allons crever de faim et de soif s'ils restent ici pour chasser !

— Ça sera encore plus tôt fait de nous, — reprit un autre, — s'il leur prend fantaisie de pénétrer dans la gorge !

Cette hypothèse pouvait se réaliser, bien qu'il y eût peu d'apparence. Le ravin formait une espèce de cul-de-sac qui entrait de biais dans la montagne et se terminait à un mur de rochers. Rien ne pouvait attirer nos ennemis dans cette direction, à moins, toutefois, qu'ils ne vinssent y chercher des noix du Pinon.

Quelques-uns de leurs chiens aussi ne pouvaient-ils pas venir de ce côté, en quête de gibier, ou attirés par l'odeur de nos chevaux ? Tout cela était possible, et chacune de ces probabilités nous faisait frissonner.

— S'ils ne nous découvrent pas, — dit Seguin, cherchant à nous rassurer, — nous pourrions vivre un jour ou deux avec des noix de pin. Quand les noix nous feront défaut, nous tuerons un de nos chevaux. Quelle quantité d'eau avons-nous ?

— Nous avons de la chance, capitaine, — nos outres sont presque pleines.

— Mais nos pauvres bêtes ? — Il n'y aura pas de quoi les abreuver.

— Il n'y a pas à craindre la soif tant que nous aurons de cela, — dit El Sol, regardant à terre et indiquant du pied une grosse masse arrondie qui croissait parmi les rochers : c'était un cactus sphéroïdal. — Voyez, continua-t-il — il y en a par centaines.

Tout le monde comprit ce qu'El Sol voulait dire, et les regards se reposèrent avec satisfaction sur les cactus.

— Camarades, — reprit Seguin, — il ne sert à rien de nous désoler. Que ceux qui peuvent dormir dorment. Il suffit de poser une sentinelle là-bas et une autre ici. Allez, Sanchez ! — et le chef indiqua en bas de la ravine un poste d'où on pouvait surveiller l'entrée.

La sentinelle s'éloigna, et prit son poste en silence. Les autres descendirent, et, après avoir visité les muselières des chevaux, retournèrent à la station de la vedette placée sur la crête. Là, nous nous roulâmes dans nos couvertures, et, nous étendant sur les rochers, nous nous endormîmes pour le reste de la nuit.

Avant le jour, nous sommes tous sur pied, et nous guettons à travers le feuillage avec un vif sentiment d'inquiétude.

Le camp des Indiens est plongé dans le calme le plus profond. C'est mauvais signe